

Des poèmes

Péniblement, Odette se lève et va ouvrir.

— Michel ! C'est toi, mon Dieu, c'est toi ! Tu es venu !

Michel se penche et embrasse sa grand-mère.

— Ma parole, qu'est-ce qui t'arrive ? Ça ne va pas ?

— Entre, mon petit, entre. Je ne peux pas rester debout longtemps. Tiens, assieds-toi là. C'est incroyable, tu es venu !

Michel essaie de rire.

— Et alors ? Ce n'est pas un miracle, quand même.

Mais il se souvient subitement qu'il a pensé tout à l'heure, en sortant du restaurant : « Il faut que j'aille voir Mami. » Et ça semblait urgent, bizarrement.

Assis en tailleur sur le tapis usé, Yo sourit, tout content de lui-même. Michel se penche vers Odette, pose sa main sur la sienne, si froide.

— Alors, dis-moi...

— Eh bien, ça ne va pas, mon lapin. Je vieillis, tu sais, j'en ai un peu assez. Mais il y a mes yeux, surtout. J'ai vu l'oculiste hier matin, il n'y a plus rien à faire. Je suis en train de devenir aveugle.

Et elle se met à pleurer. Michel resserre l'étreinte de sa main et murmure :

— Je suis là, Mami, je suis là.

C'est d'un bête ! Mais que dire d'autre ? Un tourbillon d'images l'emporte : la solitude, la maladie, l'accident, l'hôpital... la maison de retraite... mon Dieu ! Mami... les vacances, la vieille maison, les cousins, le jardin... les confitures, les guêpes – et les chats, et le bon chien ! Des jours de soleil et de paix, sans école,

surtout sans école. Il se sent vieux lui-même, tout à coup, et complètement démuné. « Vas-y, Odette, murmure Yo, c'est le moment. »

— C'est drôle, dit-elle, depuis hier, j'ai une idée bizarre dans la tête. Tu vas te moquer de moi.

— Sûrement pas, dit Michel soulagé, sûrement pas. Dis-moi ça, Mami.

Ça peut être original, la connaissant. Elle est quasiment illettrée – elle a dû travailler très jeune, et très dur – mais elle est intelligente et fine, Michel le sait.

— Eh bien, voilà. Non, il faut d'abord que je te raconte quelque chose. À l'école, c'était... au CM2, comme vous dites maintenant – on avait une maîtresse formidable, pas du tout comme les autres. Elle nous parlait... comment dire ? Comme si on était plus grands, voilà, c'est ça. Elle expliquait seulement les mots qu'on ne connaissait pas. Et nous – moi, en tout cas – on était flattés, d'une certaine façon. Et un jour, elle nous a raconté une histoire – mais une histoire vraie. Ça se passait en Russie, je crois, une femme qu'on avait mise en prison, pour des choses politiques – et elle avait peur de devenir folle, parce qu'on l'avait enfermée dans un petit cachot sans fenêtre, avec des rats qui lui couraient dessus, et on lui apportait du pain une fois par jour, mais à des heures différentes, pour qu'elle... pour qu'elle...

— ... perde la notion du temps, souffle Michel.

— Voilà, c'est ça. Et en plus, ils l'avaient mise tout contre une salle de torture, et elle entendait hurler toute la journée, et même parfois la nuit. Elle était jeune, tu sais, je me rappelle, elle avait deux petits garçons. Ah oui, ça me revient, c'était une savante, professeur ou... une savante, quoi.

Michel a compris, dès les premiers mots d'Odette : Evguenia Guinzbourg, une physicienne russe, emprisonnée ainsi que son mari par les soins de Staline. Le goulag ensuite, les travaux forcés en Sibérie, pendant plus de 20 ans. Et puis la libération – la nouvelle de la mort de son mari, et ces deux jeunes hommes qui ne la reconnaissent pas, n'osent pas l'appeler « Maman ». Michel ne dit rien. C'est sans importance. Il faut laisser Odette parler, à sa façon, se rappeler, s'enchanter de n'avoir pas tout oublié.

— Alors, la pauvre, tu sais ce qu'elle a fait, pour ne pas devenir folle ? Eh bien, elle s'est récitée tous les poèmes – nous, on disait « poésies », ou « récitations » surtout – mais la maîtresse, elle, elle appelait ça « des poèmes », je me rappelle. Donc, je disais... oui, elle s'est récitée tous les poèmes qu'elle connaissait. Je te dis que c'était une savante, mais quand même, elle devait en connaître, tu te rends compte, pour meubler tout ce temps, dans le noir, à se boucher les oreilles...

— Oui, dit Michel, mais tu sais, elle devait en avoir oublié certains. Ou ne plus bien les savoir. Alors, elle devait essayer de s'en souvenir, vers après vers, mot après mot, ça prend du temps, forcément. Et c'est intéressant... Ça occupe l'esprit.

— Oui, dit Odette, je le comprends maintenant. À dix ans, tu sais, ça m'étonnait, ça me frappait, même – mais j'étais trop jeune. Maintenant, oui... surtout en ce moment. Et quand elle n'a plus eu de poèmes à se rappeler, tu sais ce qu'elle a fait ?

— Non, bien sûr, dit Michel, les yeux clairs.

— Eh bien, elle en a écrit, comme ça, dans sa tête. Sans lumière, sans papier, sans crayon – tu imagines ça ? Et elle les apprenait par cœur, évidemment, elle se les répétait, pour ne pas les oublier. C'était une savante, je te dis. Et une vaillante aussi.

— Et après sa libération, pense Michel, elle les a fait éditer, je les ai lus.

Il se tait un instant, et Odette est fière d'avoir appris quelque chose à son petit-fils si savant, lui aussi. Il fait des films, il est connu, et elle se demande comment un garçon si brillant peut venir d'une pauvre femme comme elle. Elle se sent ragaillardie.

« Bon, alors, vas-y maintenant », dit Yo. Raoul aurait ajouté un « Purée » retentissant, mais Yo n'en est pas encore là.

— Alors l'idée m'est venue, dit Odette – et elle a l'air moins fatiguée, d'un coup – de faire comme cette pauvre femme, là. Pas d'écrire des poèmes, ça, je ne pourrais pas, bien sûr – mais d'en apprendre, tant que je peux lire encore. Comme ça, après, je les saurai et je pourrai me les réciter. Et peut-être qu'ils m'empêcheront de devenir folle. Qu'est-ce que tu en dis, mon lapin ? « Bien, dit Yo, tu as très bien expliqué ça. »

Michel songe à l'hôpital, à la maison de retraite, ces prisons. À la cécité, qui en est une aussi, pire que les autres, peut-être. Evguenia s'était sauvée par la poésie. Odette, elle, n'entendrait au moins pas des hurlements jour et nuit – mais les peurs, les idées noires, le désespoir, ce n'était pas mal non plus, si on y réfléchissait.

— C'est formidable, Mami, dit-il. Il n'y a que toi pour avoir des idées pareilles. Et ça t'est venu comme ça, d'un coup ?

— Oui, je sais, ça paraît bizarre. J'étais en train de pleurer, en revenant de chez l'oculiste – je ne suis pas très courageuse, tu sais... et puis, Dieu sait pourquoi, je me suis rappelé la salle d'école, mon tablier noir, et la maîtresse qui nous expliquait à quoi ça sert, d'apprendre des poèmes quand on est petit, et on râle parce qu'on préférerait jouer dehors, et on ne voit pas du tout ce qu'on fait là, tout seul, à se répéter des mots, et des phrases, avec des rimes – oui, je me rappelle ce mot-là. On avait dû rouspéter un peu – on devait apprendre une récitation par semaine, et ça prenait du temps – et c'est là qu'elle nous a raconté cette histoire, qui m'est revenue comme ça, je ne comprends vraiment pas pourquoi... Ah, je regrette de les avoir si mal appris, mes poèmes, et de ne pas en avoir appris davantage, surtout. Mais j'ai du temps maintenant, mon lapin, et tu vas m'aider. C'est pour ça que j'ai été si étonnée de te voir là, tout à coup, comme si tu savais que j'avais besoin de toi. C'est pas beau, ça ?

— Si, c'est très beau, dit Michel.

Et Yo se rengorgerait si Uriel, quelque part, ne lui faisait pas les gros yeux.

— Mais je ne suis pas enseignant, Mami, et je n'ai pas tant de poèmes à ma disposition. Il y en a que je sais par cœur, c'est vrai, je ne sais pas pourquoi... C'est fou ce qu'il y a de choses qu'on ne comprend pas, finalement, tu as remarqué ? Bref, je peux aussi t'en trouver d'autres, pas trop longs, pas trop compliqués. Je te les taperai à la machine, en gros caractères, et je t'expliquerai ce que tu ne comprends vraiment pas. D'accord ?

— Oui, d'accord, dit Odette, les yeux illuminés. Dis-m'en un ou deux, pour voir si ça me plaît, et si je comprends.

« Sous le pont Mirabeau... » murmure Yo.

— Eh bien, je ne sais pas trop, moi, dit Michel en souriant. Tiens, par exemple :

« Sous le pont Mirabeau coule la Seine,
Et nos amours, faut-il qu'il m'en souvienne ?
La joie venait toujours après la peine...
Vienne la nuit, sonne l'heure
Les jours s'en vont, je demeure... »

— Ah, c'est beau, ça, mon lapin. Et tu le dis très bien. Il faudra que j'apprenne à dire, aussi, c'est important. Tu en as un autre ?

« Le ciel est par-dessus le toit... » murmure Yo.

— Oui, oui, dit Michel – attends... Voilà !

« Le ciel est par-dessus le toit

Si bleu, si calme

Un arbre par-dessus le toit

Berce sa palme. »

Et la fin, écoute-la :

« Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,

Pleurant sans cesse,

Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,

De ta jeunesse ? »

— Oh, mon lapin, dit Odette, tu ne vas pas pleurer, toi aussi ?

Michel sourit.

— Ça me fait toujours cet effet-là, Mami, c'est si beau... C'est un poète emprisonné, tu sais, et qui est si malheureux... Ça t'a plu ?

— Oui, oh oui... C'est un peu comme le pont Mirabeau, mais pas tout à fait quand même...

Michel se lève.

— Il faut que je parte, Mami – je suis resté longtemps, tu sais. Je reviens demain avec les poèmes, d'accord ? On dînera ensemble, si tu veux, et on verra ce que je peux t'expliquer, ou ce que tu n'aimes pas.

« Pas mal, dit Uriel. Pas mal du tout.

Raoul serre les poings.

— Ce que tu peux être rabat-joie, camarade ! Purée, mais il est formidable, ce petit mec, je te l'ai dit tout de suite ! T'as vu comment

il a mené son truc ? Bon – on m'appelle, faut que j'y aille. Salue le Seigneur Dieu quand tu Le verras. À plus ! Viens, Pépère !

Le Balcon d'Estillac

À Estillac, on a parlé tout l'après-midi du pèlerinage de Compostelle : l'un des amis en revenait, enthousiaste et prolix. Le soir, au dîner, on n'avait pas encore fini de poser des questions, de prendre des adresses, de parler chaussures de marche, ampoules et nuitées, de déplorer l'âge venu et les douleurs : « J'aurais dû faire ça plus tôt... c'est trop tard maintenant », — Ce sera pour ta prochaine vie ! » Et on riait.

Toutes les chambres sont pleines, dans la grande maison silencieuse, et les lumières éteintes. Il est bien plus de minuit. Anna ne trouve pas le sommeil. Elle finit par se lever et passer sur le balcon qui longe tout l'étage. En bas, au jardin, les fauteuils sont encore en cercle, comme cet après-midi autour du pèlerin revenu et joyeux. Quel silence... Anna sur ses pieds nus va au bout du balcon, s'y appuie, et regarde la mer de forêts que la lune éclaire faiblement. Quel silence, oui... Et au loin, tout à coup, un triangle lumineux, tout faraud dans ce moutonnement sombre – qu'est-ce que c'est ? En bonne lectrice de science-fiction, Anna pense aussitôt à un ovni. Oui, mais celui-ci ne vole pas du tout. Il a l'air bien installé, au contraire, très loin, au milieu des arbres. Idiote ! Un clocher, tout simplement – le clocher illuminé d'une église ancienne, qui vaut le détour, comme on dit. Un ovni ! Des Martiens ! Anna, quand seras-tu raisonnable ? Elle a envie de rire, elle est un peu triste aussi, elle se demande bien pourquoi. La petite église, là-bas, elle doit être connue pour qu'on l'illumine ainsi, dans ce désert... Un ancien lieu de pèlerinage, sans doute. Une Vierge noire ? Une sainte guérisseuse ?

Une relique ? Anna imagine des foules qui marchent sous le soleil et sous la pluie, vers la promesse, vers le mystère, vers l'espérance. Et soudain elle s'écrie, silencieusement : « ah, Seigneur, je voudrais marcher toute ma vie ainsi vers Vous ! » Et Yo, assis sur la balustrade auprès d'elle, murmure aussitôt : « ET QUE FAIS-TU D'AUTRE ? » Anna est saisie. Qui a parlé ? Et à qui ? À elle ? À elle ? Elle songe à Saint-Jacques dont ils ont tant parlé l'après-midi, à Jérusalem, à Rome, à Chartres... pèlerinages magnifiques, mais limités, à l'intérieur du pèlerinage qu'est sa vie – qu'est toute vie – de la naissance à la mort. Le grand pèlerinage, le seul... soixante ans qu'elle le fait. Le sens... oui, c'est le Sens.

Mais qui a parlé ?